

---

Daniel Vidal

## **Marina Caffiero, *La fabrique d'un saint à l'époque des Lumières***

Trad. de l'italien par V. Granata et V. Jolivet. Paris,  
Éditions de l'EHESS, 2006, 223 p.

---

### **Avertissement**

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

**revues.org**

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

---

### Référence électronique

Daniel Vidal, « Marina Caffiero, *La fabrique d'un saint à l'époque des Lumières* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 138 | avril - juin 2007, document 138-17, mis en ligne le 11 septembre 2007, consulté le 11 février 2012. URL : <http://assr.revues.org/5622>

Éditeur : Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales

<http://assr.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://assr.revues.org/5622>

Document généré automatiquement le 11 février 2012. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

© Archives de sciences sociales des religions

Daniel Vidal

## Marina Caffiero, *La fabrique d'un saint à l'époque des Lumières*

Trad. de l'italien par V. Granata et V. Jolivet. Paris, Éditions de l'EHESS, 2006, 223 p.

Pagination de l'édition papier : p. 97-251

- 1 La mort à Rome, le 16 avril 1783, à 35 ans, d'un vagabond couvert de poux et « très abject aux yeux du monde », écrivent les *Nouvelles Ecclésiastiques*, organe du « parti janséniste » en France, se serait confondue avec celle de tous les miséreux hantant les ruines du Colisée et autres bas-fonds de la cité du Pape, si ce vagabond n'avait pas été un pèlerin obstiné traversant l'Europe de part en part, de l'Artois où il naquit, à Coblenche, la trappe de Soligny, celle de Sept-Fons, Saint-Jacques de Compostelle, Montserrat, Assise, Lorette, et, pour clore ses dizaines de milliers de kilomètres, enfin se fixer à Rome. Pénitent, étranger au monde qui l'entourait, hors-raison ordinaire et hors-inscription institutionnelle, Benoît-Joseph Labre ne survivait que d'aumônes de hasard, et priait avec ferveur, sans ostentation, méconnu de tous, sauf de quelques dévots soupçonnant en ce « ballot répugnant » un signe peut-être de quelque chose de « divin ». Michel de Certeau l'aurait présenté comme « figure du sauvage », assez proche de l'irrecevable pour être en disponibilité de sainteté. Cette disponibilité prévaudra, au terme d'un parcours très rapide au cœur des procédures ecclésiastiques réclamées par les gens du peuple prompts à exiger la sanctification de Labre, et initiées par les autorités romaines prenant conscience très vite de la portée symbolique et politique de cette décision. Quelques dates : le 13 mai 1783 s'ouvre le procès d'information. Pie VI signe en 1792 le décret d'introduction de la cause. Labre est béatifié en 1860 par Pie IX, et canonisé en 1881 sous le pontificat de Léon XIII.
- 2 Vie, mort et destinée de Labre ne sont pas inconnues, tant s'en faut, du public français. Rappelons, par exemple, que pour le bicentenaire de sa disparition, le Centre d'histoire religieuse de Lille avait organisé à Amettes, lieu de naissance du futur saint, un colloque dont les actes ont fait l'objet, sous la direction d'Yves-Marie Hilaire, d'une publication exigeante et précieuse (*Benoît Labre – Errance et sainteté. Histoire d'un culte, 1783-1983*, Paris, Cerf, 1984). Mais Marina Caffiero, professeur d'histoire moderne à l'université La Sapienza de Rome et spécialiste de l'histoire de l'Église au Settecento (auteur de très nombreux articles et ouvrages qui constituent désormais une référence majeure pour cette période et ce champ d'analyse ; pour les plus récents : *Religione e modernità in Italia, secoli XVII-XIX*, 2000 ; *Battesimi forzati. Storie di ebrei, cristiani e convertiti nella Roma dei papi*, 2004 ; *La Repubblica nella città del papa, Roma 1798*, 2005. L'ouvrage ici recensé a été publié sous le titre *La politica della sanità. Nascita di un culto nell'età dei Lumi*, 1996), offre un ouvrage d'un intérêt majeur, renouvelant en profondeur les approches historiennes et les interprétations de la réception à bien des égards fulgurante de Labre dans le cercle étroit des saints venus du fond le plus obscur de la pauvreté pénitentielle. Il ne s'agit plus ici de commenter tel ou tel aspect de la vie de Labre, de ses miracles et « vertus », mais, à partir d'innombrables ressources archivistiques (Archivio di Stato di Roma, Archivio segreto vaticano, Sacra congregazione dei riti, etc.) et de dépouillement d'ouvrages trop rarement évoqués par les auteurs français, de comprendre comment, « à l'époque des Lumières », et contre celles-ci, Rome a « fabriqué » un saint, selon une stratégie redoutablement efficace et une science remarquable de la ruse et de la duplicité des signes d'élection. Mais peut-on fabriquer quelque chose à partir de rien ? Non, en règle générale. Mais ici, oui : Labre est un rien, et sur ce rien, non seulement l'Église bâtit un culte, mais par la même occasion, se rebâtit elle-même. L'extrême intérêt de la recherche de M. Caffiero, tient en cette thèse : il fallait, en cette fin de XVIII<sup>e</sup> siècle, la rencontre d'une mort quasi anonyme et d'une inquiétude à même le corps d'une Église traversée de mille défis, pour que de cette mort puisse se dire la leçon miraculeuse, et de cette inquiétude, sa résorption

possible. Si toutes les conditions ne sont pas remplies du côté de Labre, l'Église se charge de les rassembler, virtuelles vertus, en un bloc de signifiants univoques. Demeurent cependant cette vie d'errance et de mendicité, ces pèlerinages de passion et d'extase muette, ces pénitences et cette soumission aux désordres du corps, et, dès sa mort, des miracles. En son corps propre, d'abord : la *Relation très intéressante concernant le serviteur de Dieu B.-J. Labre*, que cite l'organe janséniste, affirme que son cadavre restait « aussi souple et aussi flexible que s'il n'eut été qu'endormi ». Et sur tout ce qu'un petit peuple compte de paralytiques, d'hydropiques, de muets et d'aveugles. Mais de cette mort « cachée » à cette reconnaissance collective, seul ce petit peuple pouvait opérer le passage, et le triomphe.

3 M. Caffiero assigne à cette population misérable et attentive aux signes d'élection, la fonction déterminante dans l'ouverture du « procès informatif de l'ordinaire », première étape vers l'acte de sanctification. Labre, homme tout entier de nuit, ignoré, abandonné, méprisé, sera rétrospectivement reconstruit en ces termes par l'unanimité de l'acclamation populaire dès la mort survenue. Les reliques circulent, et les images pieuses, et le récit des miracles, structurés selon un langage codifié et repris en boucle. Que les miraculés soient en majorité des femmes et des enfants, que reliques et images transitent par les mêmes vecteurs, cela marque, pour M. Caffiero, « une transformation de la mentalité cléricale par rapport au surnaturel ». Le siècle qui s'achève avait bouleversé en profondeur les repères traditionnels de la foi et de l'identité catholique : de nombreux acteurs, au cœur même du pouvoir de l'Église, avaient signifié l'aberration des cultes rendus aux images, des croyances liées à la vénération des reliques, et risquaient de faire basculer l'institution en une « spiritualité savante, rigoriste, antibaroque ». L'affaire Labre restituait l'exigence antimoderniste fondée sur la piété « populaire », où la femme joue un rôle essentiel, sur une relation immédiate aux signes référés au « surnaturel », aux actes pénitentiels, sacrificiels, et aux épreuves de pauvreté volontaire et d'humilité. Entre Église institutionnelle et « religion populaire » se noue une complicité dont Labre autorise le plein aveu. En ces « temps difficiles » pour une Église aux prises avec les sollicitations des Lumières et les bouleversements politiques qui menacent une Europe de plus en plus incertaine de ses valeurs et de ses pouvoirs, l'enjeu est clair : « confondre les modernes ». Labre sera l'occasion d'un vaste retournement de situation, où se joue la restauration d'une catholicité traditionnelle, en la nostalgie de l'Église médiévale. Retournement : et d'abord, des symboles. Que pauvreté volontaire soit « marque divine », rien n'est plus classique en tout événement touchant à la spiritualité. La pauvreté de Labre s'inscrit dans un répertoire de signes mis en place de longue date. Mais elle acquiert une importance particulière en un siècle où la culture se fonde sur la primauté de la « raison », et du scepticisme qui l'informe. Au rebours de cette raison et de sa clarté : cette pauvreté et sa noirceur, cet absolu dépouillement de soi. Au rebours de ce triomphe du « soi » et de l'amour-propre, cette défaite, et cette humilité. La « pauvreté » de Labre agit comme opérateur double. Elle constitue un indice, et une condition, essentielle, dans la qualification de sainteté, et donc autorise la mise en marche de la procédure de canonisation. Mais, référée aux topiques de la spiritualité chrétienne, elle avère le manque comme « raison » du monde, comme son principe d'insoumission et d'effondrement, attestant dès lors son inscription en l'orbe d'une subversion mystique. Ici, en cette « pauvreté volontaire », en cette « pauvreté singulière », en cette misère du corps pouilleux et pustuleux, se conjuguent impératifs institutionnels, et attentes « populaires ».

4 L'Église de Rome, en ces années 1780, n'est pas seulement confrontée aux défis des Lumières. Elle hérite des déchirements provoqués par la question janséniste, qui n'en finissent pas d'inquiéter les autorités. L'affaire Labre agit comme révélateur de ces conflits doctrinaux, mais en brouillant les frontières habituelles entre philo-jansénistes et philo-jésuites, et en rompant l'unité des cercles jansénistes. Dès la mort de Labre, et les miracles qui l'accompagnent, les jansénistes français demandent la canonisation immédiate de celui qu'ils considèrent comme un des leurs. Bernard Plongeron rappelle en effet (Y.-M. Hilaire, *op. cit.*), que Labre fut lecteur assidu et disciple du père Lejeune, oratorien, dénoncé par Rome comme « quenelliste ». Les « prophéties » de Labre, véritables « imprécations » contre Rome, seraient, aux yeux des convulsionnaires, « la prescience du "saint" de la mauvaise volonté des autorités romaines » à le canoniser, s'engageant dans une longue procédure de béatification « totalement inutile » au

regard des faits par eux-mêmes éclatants. Marina Caffiero oppose à cette pression gallicane, la position infiniment plus prudente, voire hostile à la canonisation, d'autorités ecclésiastiques pourtant philo-jansénistes – l'abbé Giovanni Amaduzzi, « érudit éclairé, rigoriste hostile aux jésuites », Minutori, partisan d'une « piété plus solide et plus rationnelle (...) moins encline au culte des saints », Scipione de' Ricci, évêque janséniste de Prato et Pistoia. Si l'on doit le considérer pour *saint*, que ce soit en fonction de ses vertus, et non de ses miracles et autres phénomènes hors de raison, demande l'évêque Giuseppe Pannilini, également proche des jansénistes. Peut-être ces distorsions dans les positions jansénistes ne sont-elles pas assez soulignées par Marina Caffiero, plus attentive, à juste titre, à la stratégie de Rome qu'aux débats importés de France. Du moins l'« événement » Labre ouvre-t-il un chemin royal pour la poursuite, en sous-main, de la lutte antijanséniste, et vient-il opportunément renforcer les thèses de la Contre-Réforme.

- 5 La « fabrique » du saint est dès lors lancée. Récupérant la symbolique de la pauvreté en la valorisant contre le jugement globalement négatif dont elle était l'objet, opposant le « saint mendiant » à l'« orgueil du siècle rationaliste », disant cette pauvreté « volontaire » pour la distinguer de la misère populacière toujours attentatoire à l'ordre social, les autorités romaines vont inscrire Labre, ce laïc en odeur de sainteté, dans une tradition hagiographique où viennent à précipité marginalité, errance, pénitence, humilité et humiliation, miracles et vénération des foules. Par là Rome forge un instrument de reconquête des fidèles en danger de dissidences, et des « âmes » en tentation de rationalisme et de « modernité ». Ainsi l'Église entend-elle pacifier les conflits qui la traversent et la fragilisent, et répondre aux angoisses d'un « peuple chrétien » en un contexte où se conjuguent catastrophes naturelles et troubles sociaux. On créditera Labre d'une fonction stabilisatrice pour la plus grande gloire de Rome, et son plus grand profit. Il convenait que Labre le *saint*, ayant vécu de solitude, fût, mort, aussitôt foyer de ferveurs collectives. Le prêtre Giuseppe Marconi, l'un des premiers biographes de Labre, va jouer un rôle décisif dans cette obligation de reconnaissance publique. M. Caffiero dit l'antijansénisme du personnage, son hostilité aux Lumières, son intense activité caritative et dévotionnelle : tout ce qui peut en faire un propagandiste efficace en matière de sainteté et de procédure. Au reste, peu regardant sur les moyens, prétendant tenir de la bouche même de Labre la biographie qu'il publie, quand il en est lui-même l'auteur impénitent. Aussi bien peut-il constituer un impeccable dossier en faveur de la sanctification de Labre, rassemblant en un seul chapelet d'arguments : dévotion et pauvreté, culte marial, culte du cœur, imitation de la Passion, culte de la croix, etc. Plus encore : par la présentation des pèlerinages de Labre et ses occupations quotidiennes, « sacralisant le temps profane et social » afin de le soumettre entièrement à la gestion de l'Église. Certes, la « valeur chrétienne de la pauvreté » en est exaltée. Mais, dans cette réhabilitation d'un thème central, rien, précise M. Caffiero, qui exhorte au renoncement des biens. Coup double : « L'ordre social essentiellement statique » est préservé, et la pauvreté contrainte et contrôlée en ses risques et périls.
- 6 Pour cette véritable entreprise de « rechristianisation », Marina Caffiero définit les rites et les modèles que Rome va réhabiliter. Soit le corps, par quoi tout commence et s'achève. Puanteur et péché coïncident dans la « culture ecclésiastique » qui prend forme peu à peu tout au long du XVIII<sup>e</sup> siècle. L'affaire Labre impose un renversement de signes. La « stupéfiante ignominie physique », la saleté, l'ordure, loin d'être signes d'infamie, sont langage de pénitence vertueuse, et triomphe absolu de l'esprit sur le corps. Labre ? Le nouveau Lazare, un Job moderne que l'Église arc-boute contre la modernité et ses « conventions ». Portée par la « fascination du mythe médiéval », Rome n'entend pas seulement revaloriser le modèle de l'ermite, auquel Labre peut correspondre en une partie de son existence – mais, avec Giovanni Alegiani, premier biographe de Labre (*Ristretto dalla Vita e Morte del Servo di Dio Benedetto Giuseppe Labre*, 1783, trad. franç. 1783-1784 : *Abrégé de la vie du serviteur de Dieu, B.-J. Labre*), et « avocat en la cause de sa béatification », dire aussi, en ses pèlerinages innombrables, autant de traversées d'épreuves qui valent « rites de passage et de renaissance », loin de toute « expérience intérieure » des mystiques, et plus encore des hérétiques Réformés. L'errance n'est pas errement : elle est circulation aux limites d'un espace assez enregistré pour que le pèlerinage puisse relever de ce que Turner, cité par M. Caffiero, appelle « la quintessence

de la liminalité volontaire » (*Image and pilgrimage in Christian Culture. Anthropological perspectives*, New York, 1978), et répondre aux exigences de « la tradition patristique et médiévale du “pèlerin chrétien” ». Ainsi l'Église retournant à ses sources, sera-t-elle le lieu d'une « nouvelle contre-réforme dévotionnelle », obéissant au modèle ascétique dont Labre attesterait l'efficacité symbolique et missionnaire.

- 7 Dans ce façonnage, cette « fabrique », de Labre en sainteté, les retournements ou détournements de signes, de marques ou d'indices, ne suffisent pas. L'acclamation populaire ne peut aboutir sans la prise en charge vigoureuse par les autorités de l'Église. Marina Caffiero met au net cette entreprise obstinée et d'une implacable efficacité, par quoi Rome tente, et réussit, à régler ses conflits internes, et à reprendre une place centrale dans une société dont elle s'estimait en voie de marginalisation. Un personnage peut ici être convoqué comme figure exemplaire de ce maniement virtuose des symboles et des rites sollicités pour l'inscription de Labre en pays de sainteté. François Rovira Bonet, prêtre témoin au procès informatif, ne se contente pas d'apporter tout ce qu'il faut de preuves en faveur de Labre – « son ardeur pour les exercices de piété et la dévotion », l'immaculé accomplissement de ses pèlerinages, etc. Il pose la mortification, la peur du péché et de l'enfer, l'oraison, la pénitence, comme critères incontournables de sainteté, dont relève l'existence sacrificielle de Labre. La procession du cadavre du *saint mendiant* s'accomplit, à l'initiative de Rovira Bonet, selon un parcours où chaque étape a valeur de rappel aux dogmes, pratiques et rites de la Contre-Réforme. Ainsi de la halte marquée à la Maison des catéchumènes, dont Rovira est alors le recteur, institution préposée à la conversion des juifs, « thème central de la reconquête catholique », note M. Caffiero : y marquer un arrêt, est investir Labre d'une symbolique majeure, et réactiver l'antisémitisme violent de l'Église, dont Rovira est l'un des « militants » les plus convaincus. Prêtre au centre de réseaux puissants, de relations clientélistes et d'un milieu ecclésiastique « lié à d'importants représentants de la Curie et très proche du pape lui-même », Rovira n'est que l'un des maillons d'une chaîne d'autorités romaines, allant « des milieux du vicariat jusqu'aux membres même de la congrégation des Rites ». En ce haut lieu d'Église se tient, à rigoureusement parler, la « fabrique » du saint, qui en est, selon l'expression de Marina Caffiero, le « produit », quitte à faire de Labre, revendiqué par le jansénisme, « un jeune jésuite dépouillé »...
- 8 L'ouvrage de M. Caffiero met à jour, jusqu'en leurs détails les plus cachés, ou omis par la critique historique, les pratiques et régimes de sens mobilisés par l'Église de Rome – en quelques-uns de ses agents les plus illustres, et son assise populaire la moins contestable – pour la « production » d'un saint aux fins de reconquête et de pacification interne. Si, en cette fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'opération fut conduite de main de maître, Marina Caffiero, plongeant au plus profond des réseaux sociaux, des enjeux politiques, des réquisits théologiques, des impératifs culturels, livre ici à son tour une œuvre maîtresse, où l'analyse se fait scalpel, et la « sainteté », joker.

---

### ***Pour citer cet article***

#### Référence électronique

Daniel Vidal, « Marina Caffiero, *La fabrique d'un saint à l'époque des Lumières* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 138 | avril - juin 2007, document 138-17, mis en ligne le 11 septembre 2007, consulté le 11 février 2012. URL : <http://assr.revues.org/5622>

#### Référence papier

Daniel Vidal, « Marina Caffiero, *La fabrique d'un saint à l'époque des Lumières* », *Archives de sciences sociales des religions*, 138 | 2007, 97-251.

---

***Droits d'auteur***

© Archives de sciences sociales des religions

---